

Éloge des vers

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 32, numéro 2 (188), avril 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31887ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Issenhuth, J.-P. (1990). Compte rendu de [Éloge des vers]. *Liberté*, 32(2), 75-77.

RÊVERIE

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

ÉLOGE DES VERS

Je lis dans *La vieille en fer* de Platonov: «Sur sa paume endormie, le ver, à moitié endormi, ne bougeait pas. Il sentait la rivière, la terre fraîche et l'herbe; il était petit, propre, humble.» Quel était ce petit ver? J'hésite entre *Eisenia foetida*, le ver de terreau classique, et un petit *red wriggler*, quoique le *red wriggler* bouge beaucoup. Peu importe l'espèce, au fond. À la rigueur, il pouvait s'agir aussi bien d'un rampeur africain égaré par là. Ce que je veux montrer dans la phrase de Platonov, c'est une révolution du point de vue, après tant de littérature habituée à faire du ver un agent mortuaire. Après Shakespeare, après Gautier, après Baudelaire, même dans *Tête d'or* les «gros vers roses» inspirent le dégoût. Voilà que le ver change de signe dans *La vieille en fer*. Platonov n'avait pourtant pas lu *Do You Speak Chimpanzee?* Du moins, je ne crois pas. S'il avait lu le traité de Herr Georg Schwidetsky, son enthousiasme pour les vers n'aurait plus connu de bornes. Car c'est par Schwidetsky, et nul autre, que le monde a appris la découverte d'O. Mangold. C'est par Schwidetsky et lui seul que l'univers a su qu'O. Mangold, un jour, avait entendu un ver, très distinctement, faire «clic». Et c'est Schwidetsky encore qui, renchérissant sur Mangold, a osé affirmer que les claquements de langue humains descendaient tout droit du «clic» des lombrics. Les hommes de science profitent ainsi des découvertes d'autrui. Ils posent leurs pieds sur un tabouret, lui-même posé sur une chaise, elle-même montée

sur un escabeau, lui-même posé sur une table, et ainsi de suite jusqu'à ce que tout s'effondre et qu'on recommence à zéro. Ainsi fit Schwidetsky, laissant l'univers méditatif, en proie à la pensée périlleuse de l'origine lombricienne des claquements de langue. C'était un surplomb de la pensée, en somme, une tour de Pise de l'esprit. D'une certaine façon, l'échafaudage de Schwidetsky tenait par la ficelle de la théorie de l'évolution. En 1930, on pouvait encore en saucissonner les tours branlantes. Elle n'était pas dans l'état pitoyable d'effilochement où nous la voyons aujourd'hui. Si Schwidetsky montait sur son échafaudage maintenant, il s'étalerait de tout son long. Les chercheurs qui l'ont suivi ont montré plus de prudence: ils sont restés par terre, et on en voit partout, sur les cinq continents, fouiner pour dénicher des vers. Nommons-en quelques-uns.

Bachelier (1978), étudiant les couleurs des vers, a observé que ceux de surface sont plus voyants que ceux des profondeurs. Je l'ai vérifié en examinant *Allolobophora chlorotica*, qui est verdâtre et rose, comme chez Verlaine la fuite «des collines et des rampes». *Octolasion*, qui est rose et gris, n'aurait pas déparé une fête galante. On le rencontre souvent à Laval-Ouest. Bouché (1971) a noté que la viridisation est un caractère propre, mais pas constant, des vers hygrophiles, et effectivement, *Allolobophora* aime le mouillé, alors qu'*Octolasion* préfère le sec. Voilà des découvertes solides. *Limbricus terrestris*, le prince de nos espèces par les dimensions, a pour particularité les glandes de Morren. Dotterwach et Franke (1936) ont établi que ces glandes, qui régularisent la teneur en ions calcium, magnésium, strontium et phosphore dans le sang du ver, font à la terre un inestimable don de carbonate de calcium, sous forme de granules de calcite. *Lumbricus terrestris* vit de quatre à huit ans au cours desquels, sécrétant son calcaire, il lutte contre l'acidité du sol. Barley (1959) a prouvé que la terre le traverse en vingt heures. Ramann (1911) avait mis en évidence ses gourmandises: les oignons, les phlox et la valériane,

qu'il aime autant que les chats. Wright (1972), remarquant ses difficultés avec les feuilles dures, les lavait gentiment pour lui plaire. Bachelier (1978) dresse la liste de ses feuillages préférés: orme, noisetier, cerisier, charme, prunier, mercuriale, frêne, maïs. Viennent ensuite de nombreuses feuilles qu'il mange volontiers, et enfin celles qu'il n'approche qu'à regret ou refuse (platane et robinier), ce qui est sa façon de se mettre en grève, puisque tout son travail est de manger. Parmi les prédateurs des vers, après les taupes, les musaraignes, les grenouilles, les chilopodes et les merles, Bachelier (1978) nomme les Japonais qui ont tenté de faire des petits pâtés de vers sur le modèle du haïku, mais sans succès. Les consommateurs n'ont pas suivi. Bouché (1972), cherchant les variétés de quiétisme chez les vers, en a trouvé trois, en rapport avec l'eau, la saison et la ménopause: la quiescence, la para-diapause et la diapause. Pendant ces phases, pareil au moujik qui fait la sieste sur son poêle, le ver somnole. Dimo (1938) a observé que dans les régions froides et sèches, les vers soviétiques ne sont actifs que soixante jours. C'est en Angleterre qu'ils seraient les plus prolifiques. L'étonnant Satchell (1960) en a dénombré 740 dans un mètre carré de pré britannique. Il a calculé que leur poids à cet endroit équivalait à celui de quatorze moutons superposés. En Angleterre comme ailleurs en Europe occidentale, le poids des vers dépasse de loin celui de l'humanité. D'après Mac Rill et Sager (1973), les nombreuses graines qui traversent les vers ressortent avec un pouvoir germinatif accru. Combien d'autres se sont penchés sur les ouvriers du sol? Je ne saurais le dire. Watanabé, Tsukamoto, Stockdill, Dyngwall, Atlavinyte, Karimullah et Bogatyrev sont des gouttes d'eau dans un océan. Au moment où j'écris ceci, l'automne approche, les vers vont descendre et les chercheurs monter sur leur poêle. En suivant tous ces observateurs subtils, on croit rêver.